

01

28 c

10





Aug 10  
Le

EX LIBRIS  
W. L. C.  
VON DEM BUSSCHE.  
nr 739





La Fontaine, Jean de / Champmeslé

LA

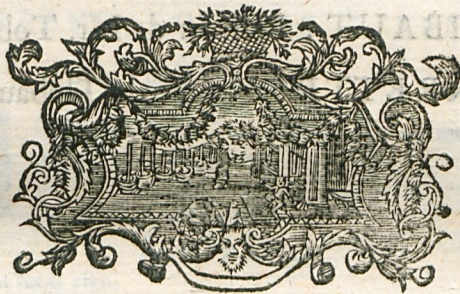
3

# COUPE

## ENCHANTÉE,

COMÉDIE.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

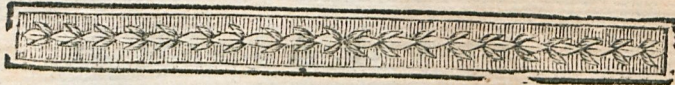
Aux Dépens de la Compagnie des Libraires.

---

M. DCC. XLIX.

AVEC PERMISSION.





A C T E U R S.

ANSELME.

LELIE , Fils d'Anselme.

JOSSELIN , Gouverneur de Lelie.

BERTRAND , Fermier d'Anselme.

Mr. GRIFFON , }  
Mr. TOBIE , } Beaux-freres.

LUCINDE , Fille de Mr. Tobie.

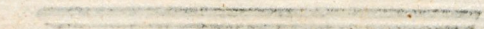
THIBAUT , Fermier de Mr. Tobie.

PERRETTE , Femme de Thibaut.



*La Scène est dans la cour du Château d'Anselme.*

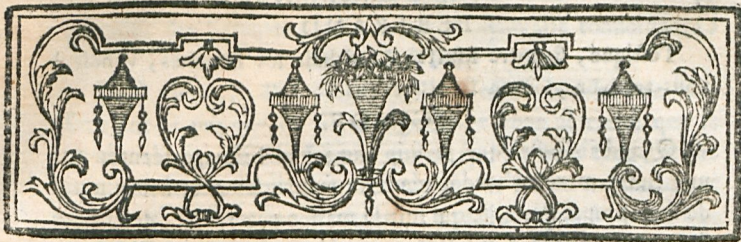
Aux Dépens de la Compagnie des Libraires.



M. DCC. XLIX.  
AVEC PERMISSION.







LA  
C O U P E  
E N C H A N T É E.

---

---

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.



ON mordienne, vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoller davantage.

LUCINDE.

Hé, mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu bien le cœur si dur que....

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laisse-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine!  
Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette,  
& que diroit-on?

PERRETTE.

Ardé, ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton desavantage?



BERTRAND.

Testigué, si notre Maître, qui hait les Femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je ?

LUCINDE.

Quand il sçaura que je suis une jeune Fille persécutée par une Belle-mère, abandonnée à la sollicitation & à l'inimitié de mon propre Pere, & qui fuit la maison paternelle, de crainte d'épouser un Magot qu'elle veut me donner, parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi sans doute.

BERTRAND.

Morgué, je vous dis qu'il n'est point pitoyable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ces larmes le débaucheront, comme elles m'ont débauchée; je ne les vis pas plutôt couler que je me résolus d'abandonner mon ménage, pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut le Fermier de son Pere, qui est le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur; est-ce que ton Maître fera plus rebarbatif que moi ?

BERTRAND.

Ventredié, vous me feriez enrager; est-ce que je ne sçavons pas bien ce que je sçavons ?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune-homme que tu dis qui est son Fils, je le toucherai je m'assure, & je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son Pere en notre faveur.

BERTRAND.

Hé bien, hé bien, ne voilà-t'il pas. Palsangoi, n'an dit bian vrai qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une Femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce Fils est le *Tu-Autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les Femmes comme un chien dans un jeu de quille; que le Pere ne veut point que le Fils en voye aucune; que le Fils n'en connoit non plus que s'il n'y en avoit point au monde, & qu'il ne sçait pas seulement comme on les appelle; que le Pere sottement lui apprend tout cela; que le Fils croit tout cela sottement, & que, que... que Diable ne vous ai-je pas dit tout cela.

PERRETTE.

Hé bien, oui; mais d'où vient qu'il ne veut pas que son Fils



connoisse des Femmes, est-ce une si mauvaise connoissance ?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh, l'esprit bouché ! ne vous souvient-il pas que de fil en aiguille je vous ai conté que le Pere avoit épousé une Femme qui en sçavoit bien long, & que pour empêcher qu'il n'ait, comme li, le même malancombre qu'il a li, comme bien d'autres, il a juré son grand juron, que jamais Femme ne seroit rien à ce Fils, & voilà ce qui fait justement que... mais ventreguienne que de babil, est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, & me tourner les talons ?

LUCINDE *lui donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami.

BERTRAND.

Mon ami, mon pauvre ami... jarnigué ne vlà-t'il pas encor la chanson du ricochet avec vos pièces d'or.

PERRETTE.

Et va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué, que veux-tu que j'en fasse ?

LUCINDE *lui en donnant encore.*

Mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Tastigué, n'avez-vous point de honte de me tanter comme ça ?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué, c'est être bien Satan.

LUCINDE.

Bertrand...

BERTRAND.

Jarni, cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur.

BERTRAND.

Morgué, cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE.

Mon cher Bertrand.

BERTRAND.

Mort de ma vie, que vous ai-je fait ?



6  
*La Coupe Enchantée,*

PERRETTE.

Eh, prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends, morguoi prends toi-même.

PERRETTE.

Hé bien donne-le-moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir froter.

PERRETTE.

La, la, prends courage, il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée; ramène-nous dans la logette.

BERTRAND.

Oui; mais morgué notre petit Maître est un charcheur de midi à quatorze heures, il a toujours le nez fourré par tout; s'il vient à vous trouver, hem?

LUCINDE.

Peut-être sera-t'il bien-aïse de nous voir & de nous parler.

BERTRAND.

Testigué, ne vous y fiez pas. C'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son Pere. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aïlle pas vous chercher. Attendez, je vais voir si personne ne nous en empêche.

---

---

S C E N E II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

**E**Nfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne sommes guere loin du Châtiau de votre Pere, j'ai peur que je ne soyons pas long-tems ici sans qu'on vienne nous y chercher.

LUCINDE.

Nous y ferons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrais-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune-homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais, vous vous intéressez bien pour lui; si j'osois, je croirois quelque chose.



LUCINDE.

Et que croirois-tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon guen, je ne fis pas si sottte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la serrure, je me dis à parmoi, vlà notre Maîtresse Lucinde qui se prend. Et si ce grand dadais que n'an li veloît bailler pour époux, avoit eu aussi bonne mine que ce petit étournian-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avouë que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, & que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit; mais jusqu'à présent je ne m'apperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh oui, oui, vous autres grosses Dames, vous n'allez point tout d'abord à la franquette, vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses: Pour moi je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaut me prit la main la première fois pour danser, & qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai tout du premier coup c'en que chela vouloit dire. Mais qu'entends-je?

## SCENE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

**H** THIBAUT derrière le Théâtre.  
Aye, haye, haye.



*La Coupe Enchantée,*

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille !

THIBAUT.

Ho, ho, ho.

PERRETTE.

Ah Madame, c'est la voix de notre Mari Thibaut, nous viâ  
pardus !

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

## SCENE IV.

LUCINDE, PERRETTE, BERTRAND, THIBAUT.

**O**U courez-vous ? fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le Mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le Gouverneur de notre petit Maître, vient par là.

THIBAUT.

Hola quelqu'un, hola.

PERRETTE.

Entends-tu, c'est fait de nous, s'il nous trouve.

## SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND,  
THIBAUT.**B**ERTRAND, hé Bertrand. *JOSSELIN dans le Château.*

BERTRAND.

Oyez-vous ? nous sommes flambez, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher ?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez point la porte à  
personne.

SCENE



## SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

**Q**ui est-ce donc qui crie de la forte ?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré ; mais le voilà.

THIBAUT.

Hé, parlez donc vous autres, êtes-vous muets ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds ?

JOSSELIN.

Encor moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas ?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangué, vous êtes trop drôles ; puisque vous n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse. Oui morgué ; je fis votre serviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons ?

THIBAUT.

Je ne sçai pas ; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué, vous vlà bian étonnai.

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas ? Nous ne nous connoissons point, & vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Tastigué, vous avez biau dire ; je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, & que vous m'enseignerez ce que je cherche.



JOSSELIN.

Et que cherchez-vous ?

THIBAUT.

Je cherche ma Femme, ne l'avez-vous point vüe ?

JOSSELIN.

Ah, vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des Femmes.

THIBAUT.

Elle a nom Parrette, elle s'en est enfouie de cheux nous, palfangüé chela est bian drôle, pour courir les champs avec la Fille de Monsieur Tobie, notre Maître, que l'on vouloit marier, maugré elle, au Fils de Monsieur Griffon, Neveu de notre Maîtresse : Je ne sçai morgué comme ces masques ont forgé tout chela; mais la nuit Parrette se couchi auprès de moi, & pis je ne li trouvis plus le lendemain; avez-vous jamais rien vü de plus plaissant que chela ?

JOSSELIN.

Cela est fort plaissant.

THIBAUT.

Oh, ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines feules, & comme elles sont morgoi bian jolies, si elles alloient rencontrer quelque gaillard qui voulir en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées; tout franc, quand je songe à chela, je n'en ris morgué que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous ?

THIBAUT.

Je crains... & que sçais-je moi, je crains... est-ce que vous ne sçavez pas ce qu'on craint, quand on ne sçait où diable est sa Femme ?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de sçavoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon, est-ce qu'on sçait jamais ça; pour s'en douter passe, mais pour en être sûr nisse; j'aurois morgué bian le demander à Parrette, elle ne l'avoueroit jamais, elle est trop desfalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en sçavoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encor ?



JOSSELIN.

C'est une Coupe qui est entre les mains du Seigneur de ce Château ; quand elle est pleine de vin, si la Femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas un goutte ; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon ; & où diable a-t'il pêché chela ?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe, qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monsieur acheta-t'il ce joyau-là ?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends, il vouloit voir si sa Femme... n'est-ce pas ?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la Coupe, il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué, c'est être bien plus heureux que sage. Il s'en tint là ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Tastigué, voilà un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encor que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc ? contez-moi cela pour rire.



JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa Femme.

THIBAUT.

Le benêt!

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocriffe!

JOSSELIN.

Il lui envoya des présens.

THIBAUT.

L'impertinent!

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint.

JOSSELIN.

Est-ce qu'on résiste aux présens.

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t'il?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la Dame, en soufflets de la part du Mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment.

JOSSELIN.

Oui; mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la Coupe.

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la Coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de dépit se loger dans ce Château écarté, pour ne plus entendre parler de Femme de sa vie.



THIBAUT.

Avec la Coupe ?

JOSSELIN.

Avec la Coupe.

THIBAUT.

Et de quoi lui sert-elle ?

JOSSELIN.

Elle lui sert à voir qu'il a beaucoup de confreres, &amp; cela le console.

THIBAUT.

Et comment les voit-il ?

JOSSELIN.

Il engage tous les passans, que le hazard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là ?

JOSSELIN.

Depuis quatorze ou quinze ans.

THIBAUT.

En a-t'il bien vû depuis ce tems-là ?

JOSSELIN.

Oh, en quantité.

THIBAUT.

Par ma sique vlà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre Maîtresse & son Biau-frere à la raison ; l'un est un bon Normand, qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre ; & l'autre est un Gascon, qui a épousé une Parisienne ; comme ils sont logés vison vis, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs Femmes. Je vai leur dire que la Coupe les mettra d'accord ; ils rodons autour de cette montagne pour apprendre des nouvelles de leur Fille. Mais quel est ce vilain Monsieur-là.

JOSSELIN.

C'est le Maître de la Coupe &amp; le Seigneur de ce Château.

## SCÈNE VII

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT.

ANSELME.

AH, Monsieur Josselin, mon pauvre Monsieur Josselin!

JOSSELIN.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monsieur ?



*La Coupe Enchantée,*

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... qui est cet homme-là ?

JOSSELIN.

C'est un honnête Payfan qui est en quête de sa Femme, elle s'est échapée de chez lui avec une jeune Fille, & pour les retrouver il est avec une paire de Messieurs qu'il va chercher pour faire l'essai de votre Coupe.

THIBAUT.

Je vai vous amener de la pratique, laissez faire.

*SCENE VIII.*

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

AH, vraiment de la Coupe ! j'ai bien d'autres tintotins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

J'ai vu... Ouf !

BERTRAND.

Auroit-il vu ces masques de Femmes, écoutons.

ANSELME (*lui donnant un soufflet.*)

Je viens de voir... Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, & ne revien point qu'on ne t'appelle.

*SCENE IX.*

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

JE viens de voir mon Fils, le petit pendart me fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sans dessus dessous, il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.



JOSSELIN.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit. Je crains bien que toutes ces précautions ne deviennent inutiles, & que cette déman-gaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des Femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Et qui l'instruira qu'il y a des Femmes?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur, le bon sens premièrement. Oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge; là, cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses; la raison vient, & parmi plusieurs curiosités nous fait appercevoir que l'Homme ne vient point sur la terre comme un champignon, que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts; ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur; ce mouvement du cœur échauffe le cerveau; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie. Il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles, & voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde; mais je m'en mocque, & j'empêcherai bien que mon Fils.... Le voici; je ne suis pas en état de lui parler, mon désordre paroîtroit à sa vûë; fortifiez-le dans mes pensées, pendant que je vai me remettre.

SCENE X.

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient que mon Pere me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?



LELIE.

Je ne sçai.

JOSSELIN.

Vous ne sçavez.

LELIE.

Non, je ne sçai ce que je lui veux, je ne sçai ce que je me  
veux à moi-même, je sens que je m'ennuie, & je ne sçai pour-  
quoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'es-  
prit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LELIE.

Et quelles sont ces beautés.

JOSSELIN.

Le Ciel, la Terre, le Feu, l'Eau, l'Air, le Jour, la Nuit, le  
Soleil, la Lune, les Etoiles, les Arbres, les Prés, les Fleurs,  
les Fruits.

LELIE.

Oui, tout cela est fort divertissant. Ah! mon cher Mon-  
sieur Josselin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi?

LELIE.

Vous ne le voudrez pas vous.

JOSSELIN.

Qu'est-ce encor ?

LELIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LELIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici:

JOSSELIN.

Plait-il?

LELIE.

Ah! je sçavois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre Pere vous l'a défendu?

LELIE.

Et c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de  
le faire. Car enfin je m'imagine qu'il y a dans le monde des  
choses qu'il ne veut pas que je sçache, & ce sont ces choses-là  
que je m'imagine que je brûle de sçavoir.

JOSSELIN.

Le petit fripon.

LELIE.



LELIE.

Oh ça, Monsieur Josselin, en bonne vérité dites-moi ce que c'est que ces choses-là ?

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire ces choses-là ?

LELIE.

Oui. Qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici ?

JOSSELIN.

Rien.

LELIE.

Vous mentez, Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LELIE.

On me cache bien des choses, Monsieur Josselin; vous lisez dans des Livres, & mon Pere y sçait lire aussi; pourquoi ne m'a-t'on pas appris à y lire ?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez-vous patience.

LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'est une honte d'être si ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN.

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LELIE.

Et si mon Pere venoit à mourir, Monsieur Josselin, car je sçai bien qu'on meurt, que deviendrai-je ?

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon Fils, & je serois votre Pere pour lors.

LELIE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur Josselin, ce n'est pas comme cela que cela se fait, & ce seroit à mon tour d'être Pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

Et bien vous seriez le mien si vous vouliez, & je serois votre Fils, moi.

LELIE.

Oh, ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément vous ne voulez pas me le dire; mais je le sçaurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh, vous sçauvez, vous sçauvez que vous êtes un petit sot, & que vos discours me fatiguent.

LELIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul, je vous en avertis.

C



*La Coupe Enchantée,*  
 JOSSELIN.

Oui, & je vais moi tout de ce pas avertir votre Pere de vos extravagances, & vous verrez après où je vous menerai promener. Oh, oh, voyez-vous le petit impudent avec ses promenades.

LELIE.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

S C E N E I X.

LUCINDE, LELIE, PERRETTE.

**M**ADAME PERRETTE.

Adame, le voilà tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE.

Mon Pere n'est pourtant pas un bon Pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il sçait, & c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut pas lui dire d'abord qui nous sommes; mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sçache, est cent fois plus beau que ce que je sçai. Je pense je ne sçai combien de choses toutes plus jolies les unes que les autres, & je meurs d'impatience de sçavoir si je pense juste. Mais que vois-je? voilà deux jeunes garçons joliment habillés, je n'en ai point encor vû comme ceux-là, je voudrois bien les aborder, mais je suis tout hors de moi-même, & je n'ai pas presque la force de parler; ils se baissent & puis se haussent, qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi. Que de questions je vais leur faire.

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir.



LELIE.

Oui, je n'ai jamais rien vû de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh, mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LELIE.

D'où venez-vous? Qui vous a conduits ici? Est-ce mon Pere ou moi que vous cherchez? De grace, ne parlez point à mon Pere, & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger vous n'êtes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable! & que croyez-vous de nous, s'il vous plaît?

LELIE.

Les deux plus belles créatures du monde; je n'ai jamais rien vû, mais je ne connois rien de plus parfait que vous, & je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure; je demeurerai toujours ici, & mon Pere & Monsieur Joffelin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous sçaviez ce que nous sommes.

LELIE.

Et n'êtes-vous pas des hommes comme nous?

PERRETTE.

Oh, vraiment non, il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui-da, c'est bien tout un, mais ce n'est pas de même.

LELIE.

Il est vrai que je sens en vous voyant ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes pas hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure?

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait?

LELIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.



*La Coupe Enchantée,*

PERRETTE.

Eh bien , tenez , mon pauvre enfant , bien loin d'être des hommes , nous en sommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems ; mais qui aimez-vous mieux de nous deux , là parlez franchement , n'est-ce pas moi ?

LELIE.

Je vous aime beaucoup , mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon.

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LELIE.

Non , non , je ne regarde point aux habits , je ne sçaurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc ?

LELIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais , que pensez-vous en l'aimant ?

LELIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire ?

PERRETTE.

Et que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez ?

LELIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre ?

LELIE.

De tout mon cœur , pourvu que je vous suive toujours :



## SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LELIE.

**A** LELIE.  
 H! mon cher Monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.  
 Ah Ciel! JOSSELIN.

Que vois-je? Tout est perdu. Ah! vraiment voici bien pis que la promenade.

LELIE.  
 Je n'en avois jamais vû, & je le sçavois bien moi qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.  
 Paix. PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative.

JOSSELIN.  
 Et d'où diantre ces deux carognes font-elles venuës?

LELIE.  
 Monsieur Josselin.

JOSSELIN.  
 Taisez-vous. PERRETTE.

Comme il nous regarde.  
 LUCINDE.

Le vilain homme que voilà.  
 JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes? Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE.  
 C'est pis qu'un loup garou.

LELIE.  
 Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.  
 Comment, petit fripon, vous osez.... Quelles sont belles!

LUCINDE.  
 Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le reparer, & notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.



*La Coupe Enchantée,*

JOSSELIN.

Le beau visage qu'a celle-ci !

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçus.

JOSSELIN.

Le drôle de petit air qu'a celle-là !

LELIE.

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. Les deux jolis bouchons que voilà !

PERRETTE.

Il est enragé ; comme il rouille les yeux.

LELIE.

Monsieur Josselin, menons-les à mon Pere.

JOSSELIN.

Comment, petit effronté, à votre Pere ; tournez-moi les talons, & ne regardez pas derrière vous.

LELIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je ; & vous, détaillez au plus vite.

LELIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vite... allez vous cacher dans ma chambre au bout de cette allée, voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit. Feron-je bien d'y aller.

JOSSELIN.

Si vous ne dépêchez... Entrez dans le petit cabinet à main gauche, allez vite, allez.

LELIE.

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LELIE.

Pour la dernière fois, Monsieur Josselin... Attendez-moi, je vous prie ; je cours trouver mon Pere, j'obtiendrai de lui



que je vous aye ici, & Monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondées. Je reviendrai dans un moment.

## SCÈNE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

**A** H! malheureuses petites femelles, sçavez-vous bien où vous êtes, & le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous sçavons tout ce que vous pouvez nous dire, mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles! sans cela.... Ecoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh, je ne nous boutons rien dans la tête que de la bonne forte.

JOSSELIN.

Son Pere veut enterrer toute sa famille avec lui, & ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, & sçavoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce Château, & j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous, à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.



**SCENE XIV.**

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND.

**O**H, palfangé, je vous prends sur le fait, je n'en suis plus que de moitié...

JOSSELIN.

Voilà un marouffe qui vient bien mal-à-propos.

BERTRAND.

Testiguenne, puisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne ferai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute, vous le ferez avec moi, je ne m'en foucie guere.

JOSSELIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué, je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, je vai tout apprendre à notre Maître.

JOSSELIN.

Eh bien, oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Mais, morgué, point de tricherie au moins.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & ne vous montrez plus sur les yeux de votre tête.

JOSSELIN.

*Chut*, ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

*Motus*, ou je découvrirai le pot aux roses.

SCE-



## SCENE XV.

ANSELME, LELIE, JOSSELIN, BERTRAND.

LELIE.

Où, mon Pere, il est impossible que vous me refusiez ;  
 quand vous les aurez vûs ; venez seulement ; où sont-ils,  
 qu'en avez-vous fait, Monsieur Josselin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne sçai ce qu'il me vient conter.

LELIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LELIE.

Répondez - moi, Monsieur Josselin, ou malgré la présence  
 de mon Pere....

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle.

LELIE.

Eclaircis-moi de ce que je veux sçavoir, coquin.

BERTRAND.

Haye, ahy, vous m'étranglez. Est-il devenu fou ?

LELIE.

Ah ! mon Pere, commandez qu'on me les fasse retrouver  
 ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi, qu'y a-t'il ? Que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà  
 bien échauffé.

LELIE.

Cherchons par tout. Si je ne les retrouve, je sçai bien à  
 qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh, attendez, attendez. Ce ne sont pas des moigniaux que  
 vous charchez ?



LELIE.

Non, traître, ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Hé bien morgué, quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux; m'est avis que j'ai entendu quelque chose grouiller de ce côté-là.

LELIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand, ne me quitte point. Monsieur Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve.

## SCENE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

**D**Es menaces! vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non, il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou; quel galimatias m'a-t'il fait.

JOSSELIN.

C'est justement une fuite de ce que je disois tantôt; ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, & je ne jurerois pas trop que ce ne fussent des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! vous vous moquez, Monsieur Josselin; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vû?

JOSSELIN.

Belles merveilles. Et ne vous a-t'il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'avez jamais



vâës, & que vous ne vous seriez jamais imaginées, si vous n'avez dormi.

ANSELME.

D'accord; mais ce petit gargon-là ne dort pas.

JOSSELIN.

Non vraiment, au contraire je ne l'ai jamais vû si éveillé.

ANSELME.

Hé bien.

JOSSELIN.

Hé bien, il rêve tout éveillé, & c'est justement ce qui fait qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres ?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent par tout malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela feroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le feront à coup sûr, & dès-à-présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe, & si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoitra du moins que pour les haïr.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point

ANSELME.

Il les détestera en apprenant ce qu'elles savent faire. Mais qu'est-ce-ci ?

JOSSELIN.

Et c'est ce bon Paysan qui vous amene ces deux personnes pour faire essai de votre Coupe.



## SCENE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE,  
Mrs. TOBIE & GRIFFON, THIBAUT.

PERRETTE, à la fenêtre avec Lucinde.

**L**E petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe, voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vûës.

GRIFFON.

Oui, cadedis, je bous le dis & bous le soutiens, bous êtes un von for veau-frere.

THIBAUT.

Ah, ah, Monsieur, au mari de Madame votre Sœur,

PERRETTE.

Madame, c'est Thibaut.

TOBIE.

Sot! & qu'est-ce queu terminaison est chela?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle sont ici.

TOBIE.

Nous sommes gens de bien de notre race, je ferois marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT.

Eh, eh, Monsieur, le Frere de Madame votre Femme, vous n'y songez pas.

GRIFFON.

Tu fais vien de m'appartenir.

TOBIE.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT.

Messieurs, Messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le hola entre deux beau-freres qui se vont couper la gorge.

ANSELME.

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'avez-vous, Messieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?



GRIFFON.

Eh, Messieurs, serbiteur, je vous fais Juges de ceci. Boici le fait. J'ai fait l'honneur à ce Monsieur de donner mon Fils, qui est novle Monsieur comme moi, mordi, en mariage à sa Fille, qui n'est qu'une simple Roturière, & parce que la beille des nôces, la sorte s'éclipse de la case paternelle, il a l'insolence de dire que c'est ma faute, & qu'elle a eu peur d'entrer dans mon alliance, à cause que je suis sébere dans ma famille, & que je ne veux pas souffrir qu'aucun godeluriau approche mon domaine de la van-lieuë.

T O B I E.

Qu'est-ce ? Je donne ma Fille, qui aura dix mille livres de rentes, au Fils de su Monsieur, qui est gueu comme un rat, & parce qu'elle s'en est enfuye de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira en me traitant comme un je ne sçai qui, que parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma Femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, & que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset ; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

J O S S E L I N.

Voilà un différend qui est assez facile d'accommoder ; ces Messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire ; mais pour sçavoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa Femme par ses manières, votre Coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, & je suis sûr qu'elle les mettra d'accord, je vais l'apporter.

A N S E L M E.

Allez, Monsieur Joffelin, cela finira la dispute.

G R I F F O N.

Cet homme nous a fait récit de cette Coupe, & je serai ravi de connoître par elle lequel est le fat de nous deux, je suis sûr que ce n'est pas moi.

T O B I E.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaut, je sçai bien qui ce ne sera pas.

A N S E L M E.

Voici la Coupe.

T O B I E.

Donnez, donnez, je serois bien fâché de n'en pas faire essai



30 *La Coupe Enchantée,*  
le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait.  
*Le vin se répand.*

JOSSELIN.

Ah, ah.

TOBIE.

Que vois-je? le vin est répandu, je pense.

JOSSELIN.

Oh, par ma foi, le petit papa, le petit fanfan, le petit camufet en tient.

GRIFFON.

Hé, qui de nous dus est le fat? hem, cadedis, mon veau-frere, vous me ferez raison de la conduite de ma Sœur.

TOBIE.

Voilà une méchante créature, je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a succé ce mauvais lait-là.

GRIFFON.

Oui, oui, cadedis, l'absynthe n'est pas plus amere que le lait que je leur fais succer. Bersez, bersez, veau Ganimede, bous allez boir, veau-frere. A la santé de la compagnie.

*La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Ahy, ahy, ahy.

GRIFFON.

Bouais, c'est que je ne la tiens pas droite.

*La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez.

GRIFFON.

La main me tremble.

*Tout répand.*

JOSSELIN.

Ah, l'on a approché de votre domaine plus près que de la ban-licuë.

GRIFFON.

Ma foi, je n'y comprends plus rien. Monsieur est von, on



le trahit; je suis sébère, & l'on me trompe; sandis, comment faut-il donc faire avec ces diantres d'animaux-là. Allons. On s'en mordra les doigts. Sans adieu.

## SCENE XVIII.

ANSELME, TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN,  
LUCINDE, PERRETTE.

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup? O ça, à vous le dez,  
Pays.

THIBAUT.

A moi.

LUCINDE.

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t'il, ce n'est pas que je craigne rien, mais  
le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frere, en voilà razade, buvez.

THIBAUT.

Palsangué, je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, & c'est seulement par curiosité,  
& pour sçavoir si vous êtes aimé de votre femme; buvez.

THIBAUT.

Non, morgué, je ne boirai point, & si le vin alloit répan-  
dre par hazard, testigué voyez-vous. Je suis mal-adroit de  
ma nature; quand je sçaurois ça, en serois-je plus gras, en  
aurois-je la jambe plus droite, en dormirois-je plus que des  
deux yeux, en mangerois-je autrement que par la bouche, non  
pargué; c'est pourquoi, frere, je suis votte sarviteur, je ne  
boirai point.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.



ANSELME.

C'est ce qui me semble, & je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

TOBIÉ.

Oh, pardi, mon Fermier, vous avez plus d'esprit que votre Maître.

THIBAUT.

Jarni, je ne sçai pas si je fais bien, mais je sçai bien que je serois fâché de faire autrement; j'aime Parrette, elle est ma femme; quand elle seroit la femme d'un autre, elle ne me plairoit pas davantage; je ne sçai si je lui plais finfirmement, elle en fait le semblant du moins; je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tintelle que je l'ai laissée, il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler, je suis d'humeur batifolante, je batifolons sans cesse, & si je m'allois mettre dans la sarvelle tous vos engingorniaux, adieu le batifolage; non, parlanguoi, je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne sçauois plus m'en tenir; il faut que j'aïlle embrasser notre homme.

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris. Ami, touche là.

THIBAUT.

Votre valet.

TOBIÉ.

Voilà l'exemple des honnêtes gens; embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

PERRETTE.

Et voilà un vrai homme à femme; ah! que je le baiseraï tantôt.

THIBAUT.

Et, raffigué, c'est Parrette.

ANSELME.

Que vois-je, des femmes ici?

THIBAUT.



THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe, elle eût  
peut-être dit queque chose qui m'auroit chagrainé.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait, je t'en aime da-  
vantage.

TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma Fille?

LUCINDE à genoux.

La voilà, mon Pere, qui se jette à vos genoux pour vous  
demander pardon.

TOBIE.

Va, ma Fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quel moyen ces femmes sont-elles ici?

JOSSELIN.

Je ne sçai; ce sont peut-être elles qui ont fait naître à  
Monseigneur votre Fils les idées.

## SCENE DERNIERE.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE,  
THIBAUT, BERTRAND, LELIE.

BERTRAND à Lelie.

**C**E n'est pas par-là, vous dis-je.

LELIE.

Non, non, laissez-moi; mais que vois-je? ah! c'est ce que je  
cherche, mon Pere, les voilà; souffrez que je les emmene à ma  
chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Qu'entends-je?

LELIE.

Ah! mon Pere, ne les allez pas gronder de peur de les ef-  
faroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait, la destinée & la nature sont plus forts que  
mes raisonnemens; votre seule présence lui en a plus appris

E



en un moment, que je ne lui en avois caché pendant seize années; je commence moi-même à me rendre à la raison, & je vais changer de maniere.

TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci ?

ANSELME.

Vous le sçavez, Monsieur; mais en attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon Fils a beaucoup de noblesse & plus de bien, & qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de Madame votre Fille.

TOBIE.

Volontiers, j'en serai ravi, & cela fera enrager ma femme.

LELIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours, que veulent-ils dire, Monsieur Josselein ?

JOSSELIN.

Cette Belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon Fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage ! cela signifie-t'il qu'elle sera toujours avec moi, mon Pere ?

ANSELME.

Oui, mon Fils.

LELIE.

Quelle joye ! Ah ! mon Pere, que je vous ai d'obligation.

JOSSELIN.

Jamais le petit frippon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué, Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, cela est bel & bon; mais cette chienne de Coupe que deviendra-t'elle ? Qu'il n'en soit plus parlé; car quoique je ne craignons rien, je ne dormirons point en repos.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiete point, je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire l'essai de la Coupe, qu'il dépêche; mais franchement je ne conseille à personne d'y boire, & l'exemple du Payfan est sur ma foi le meilleur à suivre.

F I N.











112039

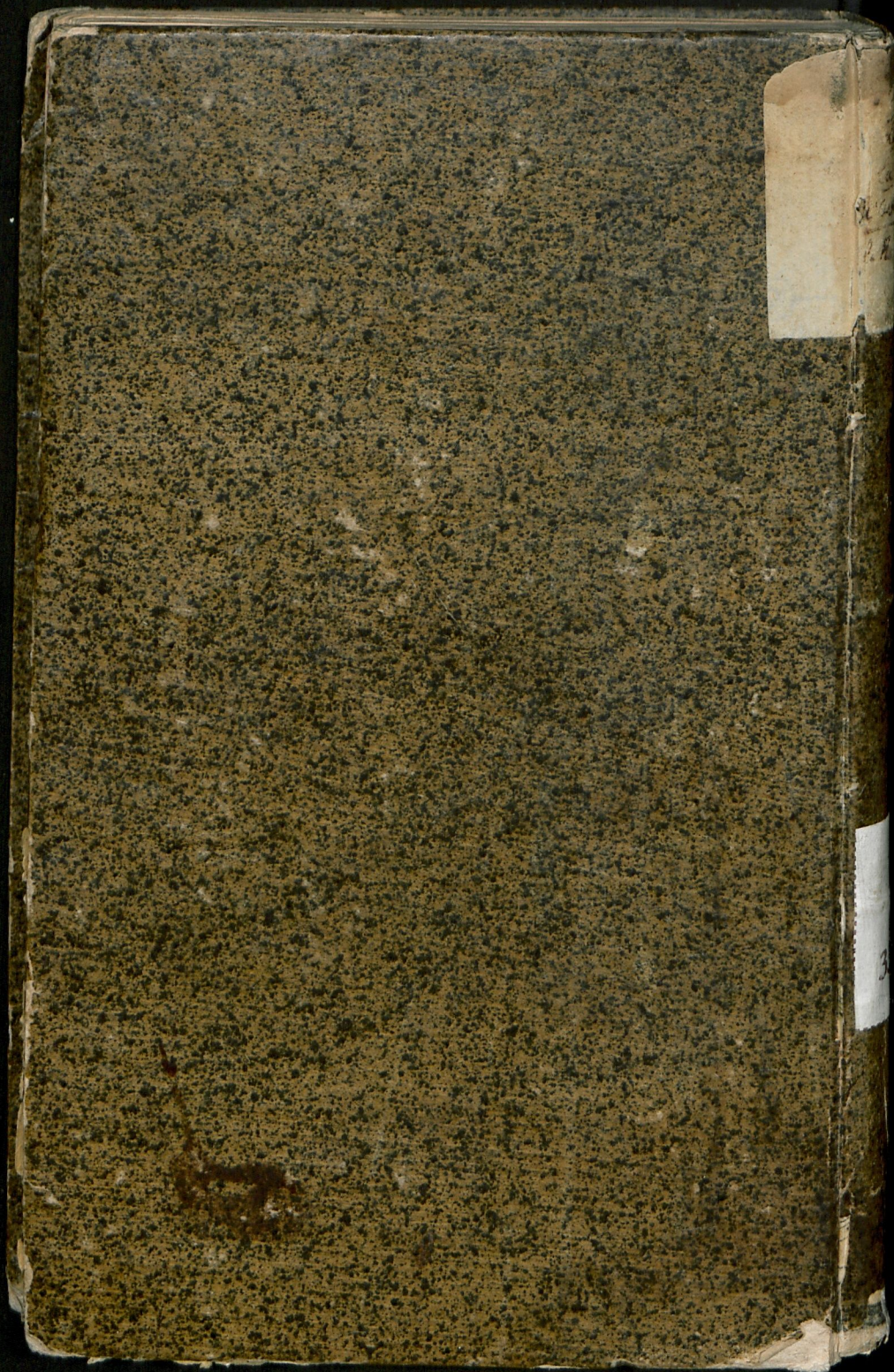
5

Abc 112039

X2736106

DL 3328 c







## VAUDEVILLE.

*Serait-il vrai jeune Bergere,  
Que mes soins n'ont pu vous charmer ?  
Que d'efforts il faut pour vous plaire !  
Il n'en faut pas pour vous aimer.*

*Quand j'osai découvrir ma flamme ;  
J'attendais un sort plus heureux.  
Tout le feu qui brûle mon ame  
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?*

*Amour dans ses bras tu reposes ;  
De son teint tu peins la blancheur.  
Je t'ai vu sur son sein de roses ;  
Je te cherche encor dans son cœur.*

FIN.

La Fontaine, Jean de / Champmeslé

LA

3

## COUPE

ENCHANTÉE,

COMEDIE.

NOUVELLE ÉDITION.

